

14

Simonin

—

1868



11

circosmi 6

—

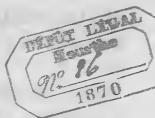
8281

NOTICE

SUR LE

DOCTEUR ADOLPHE SIMONIN

PAR LE DOCTEUR J.-B. SIMONIN PÈRE.



Jean-Baptiste-Adolphe SIMONIN, né à Nancy, le 19 janvier 1819, eut pour père François Simonin, pharmacien et chimiste distingué. Doué d'intelligence et animé par le désir de s'instruire, le jeune Simonin fit avec succès ses études au collège royal de sa ville natale et obtint, le 19 janvier 1839, le grade de bachelier ès lettres.

A. Simonin se décida à suivre la carrière qui avait été honorable et profitable pour son père, et il fut initié par lui à la théorie et à la pratique de l'art pharmaceutique. Cependant, comme il existait à Berlin des pharmaciens d'une grande réputation, François Simonin conduisit son fils dans cette capitale, pour perfectionner ses études scientifiques et la connaissance de la langue allemande. Là, il suivit les cours de la Faculté des sciences physiques,

sous les professeurs Linder, Rose et autres savants, avec lesquels il conserva de bonnes et utiles relations.

Après son retour à Nancy, A. Simonin sentit que la pharmacie, et la vie sédentaire qu'elle exige, ne convenaient ni à sa santé ni à ses goûts, et il se décida à l'abandonner : des occupations variées, de l'exercice, des voyages lui plaisaient, et il rencontrait ces avantages dans la médecine militaire à l'exercice de laquelle il se voua. En conséquence, le 2 octobre 1843, il se fit admettre comme chirurgien-élève à l'hôpital militaire de Strasbourg; après deux années d'études et d'épreuves, il fut envoyé à l'hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce; nommé chirurgien sous-aide, le 21 octobre 1845, il reçut diverses destinations.

Il fut attaché à l'hôpital militaire de Besançon, envoyé à l'armée des Alpes, puis au corps expéditionnaire de la Méditerranée; il assista au siège de Rome en 1849, siège entrepris trois mois après l'échec reçu par le général Oudinot sous les murs de cette ville, dans laquelle le jeune chirurgien entra avec l'armée victorieuse.

Des notes intitulées : Quelques Souvenirs de l'expédition de Rome en 1849, tracées par A. Simonin, contiennent des faits intéressants. Nous en extrairons quelques passages qui feront connaître l'esprit d'observation de leur auteur. « Après l'occupation
« de la capitale du monde chrétien, nous retrou-

« vâmes dans les hôpitaux, où, du reste, ils avaient
« reçu tous les soins accessoires possibles, quelques
« soldats français blessés d'une manière si grave
« que l'amputation eût été la seule ressource à em-
« ployer ; ces malheureux, abandonnés au seul effort
« de la nature impuissante à réparer des désordres
« trop considérables, étaient pour la plupart arrivés
« par la suppuration à un tel degré de marasme,
« qu'on ne pouvait plus songer à des opérations qui,
« faites en temps utile, les eussent probablement
« sauvés. Nous eûmes là une première preuve de la
« répugnance des médecins romains à pratiquer la
« chirurgie ; cette abstention fut d'autant plus à re-
« gretter que le succès vint généralement couronner
« toutes les opérations qui furent pratiquées jusque
« vers la fin du mois de juin. A cette époque, il en
« fut tout autrement : dès que régna la *malaria, aria*
« *cattiva*, l'époque fiévreuse redoutable en ce pays,
« les choses changèrent de face du jour au lende-
« main pour ainsi dire. Non-seulement les opéra-
« tions nouvelles furent presque toutes désastreuses,
« mais les plaies arrivées presque à cicatrisation se
« rouvrirent, et prirent un mauvais aspect ; la fièvre et
« la diarrhée survenant, les blessés étaient rapide-
« ment emportés ; l'influence toutefois ne se faisait
« encore sentir que faiblement sur la majorité des
« hommes valides. Quinze jours après notre entrée
« dans Rome, les hôpitaux contenaient 1600 à 1800
« malades atteints presque tous gravement. Aux con-

« ditions nouvelles de la saison, il est bon d'ajouter
 « les fatigues d'un siège par une chaleur accablante
 « et la médiocre qualité des vivres; ces mauvaises
 « conditions, contrebalancées jusqu'à un certain
 « point par une tension morale, une surexcitation
 « qui durèrent tant qu'il y eut à combattre, prirent
 « le dessus. »

L'auteur donne, à l'appui de ce qu'il vient de dire, des observations de blessures graves et de grandes opérations, telles que des désarticulations coxo-fémorales; avant l'arrivée de la mauvaise saison, et après qu'elle était passée, les blessures et les plaies, suite des opérations, guérissaient promptement, tandis que, pendant les mois de juillet et d'août, époque de la *malaria*, les unes et les autres étaient presque toujours mortelles. Les affections chirurgicales ne fixèrent pas seules son attention; il la porta aussi sur les maladies épidémiques survenues pendant l'expédition: les principales ont été la fièvre intermittente pernicieuse et la dysenterie dont il trouva les causes dans la chaleur excessive, l'insalubrité de l'air vicié par des émanations paludéennes, et la mauvaise qualité des aliments. Des diverses formes de la fièvre pernicieuse, la cômateuse était la plus dangereuse: les malades passaient, en quelques heures, du sommeil au trépas.

A. Simonin termine ses notes en décrivant la manière dont les Italiens égorgeaient les militaires français; il s'exprime ainsi:

« En dehors des cas de pathologie générale qui
 « nous furent offerts en grand nombre, je crois
 « devoir mentionner les cas curieux de blessures
 « reçues par nos soldats, après l'occupation de
 « Rome. Chacun sait que, durant les premiers temps
 « qui succédèrent à la prise de cette ville, des assas-
 « sinats eurent lieu sur des militaires isolés, assas-
 « sinats assez nombreux pour attirer sérieusement
 « l'attention de l'autorité militaire. Une répression
 « vigoureuse y mit un terme ; un conseil de guerre
 « jugea, condamna et fit fusiller dans les vingt-
 « quatre heures tout Italien convaincu de meurtre.
 « Nous vîmes dans les hopitaux très-peu de blessés
 « à la suite de ces assassinats, et la raison en est
 « facile à comprendre, c'est que les blessures étaient
 « presque constamment mortelles, et que les pa-
 « trouilles ne relevaient ordinairement que des
 « cadavres. La tactique employée par les meurtriers
 « était fort simple : un militaire isolé était attiré
 « dans un quartier détourné ; suivie sans qu'elle
 « s'en doutât, la victime se sentait frappée ino-
 « pinément sur l'épaule gauche ; par un mouve-
 « vement instinctif, elle tournait la tête de ce côté,
 « et en ce moment, l'assassin, armé d'un couteau
 « dissimulé en partie dans la manche de son habit,
 « lui portait rapidement un coup qui lui tranchait
 « la carotide droite et s'enfuyait aussitôt. Telle était
 « la dextérité avec laquelle l'Italien manœuvrait son
 « arme, que rarement il manquait son coup et que

« la blessure était presque instantanément mortelle. »

A. Simonin ayant été atteint d'une violente dyssenterie fut renvoyé en France pour achever sa guérison : il arriva à Toulon, où le choléra sévissait avec force, et il vint reprendre ses fonctions à l'hôpital militaire de Besançon. Le 20 août 1850, il prit à l'Académie de cette ville le grade de bachelier ès sciences, et le 22 juillet de l'année suivante, il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier (1).

Pour satisfaire aux besoins du service, les médecins militaires sont soumis à de fréquents déplacements ; aussi M. Simonin fut obligé à changer plusieurs fois de résidence. De l'hôpital de Besançon, il passa à celui de Nancy, puis à celui du Val-de-Grâce à Paris, qui fut sa dernière station. Il y exerça les fonctions de chef de clinique dans le service de M. le baron Larrey, et il reçut, le 3 février 1853, sa nomination au grade d'aide-major. Par un travail assidu et un zèle persévérant, il avait surmonté tous les obstacles, et il pouvait espérer un avancement rapide quand, le 17 octobre de la même année, il fut mis sur sa demande en non-activité pour cause de santé. Son congé étant expiré, le 26 avril 1856, il donna sa démission qui fut acceptée (2).

(1) Sa thèse a pour titre : *Des accidents arthritiques de la blennorrhagie.*

(2) Lorsqu'il était attaché à l'hôpital militaire de Nancy, et après sa mise en non-activité, A. Simonin utilisa les connaissances qu'il avait

De retour dans sa ville natale, le repos et la vie de famille améliorèrent son état, et il put exercer son art en faveur de ses concitoyens. Il le fit avec dévouement et un rare désintéressement pendant l'épidémie de choléra de 1854 et 1855, et en reconnaissance de ses services, deux médailles lui furent décernées, l'une par la Société des familles, dont il devint membre honoraire du conseil d'administration ; l'autre par S. Exc. le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Le 20 novembre 1858, il fut nommé professeur suppléant pour les chaires de médecine à l'Ecole de médecine de Nancy.

Après avoir contracté une heureuse union, devenu père de deux aimables enfants, A. Simonin goûta enfin le bonheur, il ne fut pas de longue durée : de même que la tempête succède au calme, de même, aussi, la félicité fait place à l'affliction. Atteint par une maladie articulaire des plus douloureuses, il fut forcé de garder une complète immobilité, après laquelle la station et la marche ne purent s'exécuter qu'à l'aide de moyens artificiels. Il perdit subitement sa mère ; et son père qu'il entourait des soins les plus assidus et les plus affectueux succomba le 10 juin 1860. Après lui avoir

acquises dans les sciences accessoires à la médecine : le 16 décembre 1852, il fut nommé préparateur de chimie de l'Ecole de médecine, et le 26 Janvier 1855, préparateur du cours de physique professé à la Faculté des sciences par M. Chautard.

rendu les derniers devoirs, il se décida à quitter la Lorraine, et il alla s'établir à Nice avec sa famille.

Nice est une station d'hiver pour un grand nombre de personnes de distinction et de divers pays, qui viennent y chercher le bien-être et un soulagement à leurs maux. En effet, la température moyenne annuelle y est de 15 degrés centigrades ; elle descend très-rarement au-dessous de zéro et ne s'élève guère au-dessus de 26° : l'air qu'on y respire est parfumé par les roses et les orangers qui végètent et croissent en pleine terre : le ciel est pur, et on jouit à perte de vue du spectacle d'une mer tantôt calme et tantôt agitée.

Dans ce nouvel Eden, la famille nancéienne trouva une société agréable et, ce qui est rare, des amis sincères et dévoués. Malgré tous ces avantages, la santé d'Adolphe Simonin s'altéra de nouveau ; atteint par une pleurésie latente qui passa à l'état aigu, il connut la gravité de sa maladie, mais il conserva son calme, sa résignation, et succomba en chrétien le 21 août 1868, pleuré par sa famille et ses amis et vivement regretté par tous ceux qui l'avaient connu.

A. Simonin possédait un cœur droit, affectueux et compatissant. Doué d'une grande patience et de résignation aux vicissitudes de la vie, il faisait abstraction de lui-même pour ne s'occuper que de ceux qui l'entouraient. Désintéressé, exempt d'ambition, il ne sollicita que quelques titres acadé-

miques : les Sociétés de médecine de Marseille, de Nancy et de Nice l'admirent au nombre de leurs membres, et il leur paya son tribut par divers travaux, dont les principaux sont les suivants :

Accidents pernicioeux, suite du cathétérisme.

Traitement du psoriasis eczémateux.

De l'emploi du peroxide de fer.

Action des eaux thermales de Bourbonne, dans un cas d'affection des voies respiratoires.

Il a publié deux notices, une sur François Simonin, son père. Nancy, 1861, in-8°;

L'autre sur Nice, brochure dans laquelle il fait connaître la topographie, la climatologie et la constitution médicale de cette ville. Nancy, 1861, in-8° avec un plan.

Il composait une introduction à un cours de pathologie générale, quand la mort est venue le surprendre (1).

(1) Les restes mortels d'Adolphe Simonin, ramenés à Nancy, ont été déposés dans le caveau de sa famille, le 27 août 1868, après un service funèbre auquel assistaient un grand nombre de ses concitoyens.

(Extrait des Mémoires de la Société de Médecine, 1869.)